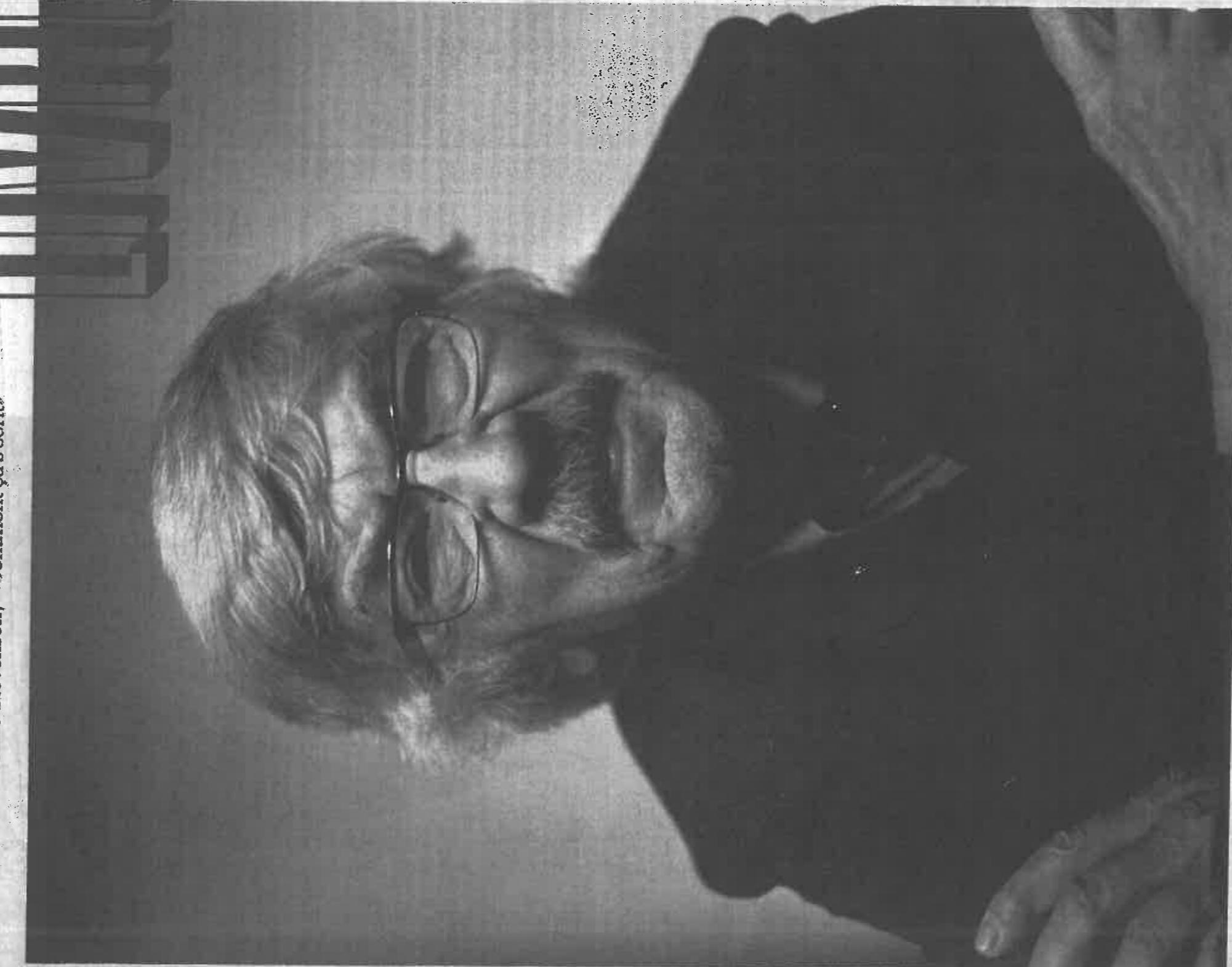


44 : Bettina Stangneth / Eichmann l'Argentin
45 : Dermot Bolger / Pierre fatale à Dublin
48 : Edward Irenaeus Prime-Stevenson / «Comment ça s'écrit»

CHRISTOPH HEIN



A Paris, le 18 novembre.

e deuxième chapitre du *Noyau blanc* commence ainsi : «In son lit réveille. Une porte refermée prudemment, puis les pas légers de quelqu'un qui cherche à éviter de faire du bruit.»

On pourrait en déduire que ce qui précède, le chapitre un, récit d'un vlow-cost entre Bâle et Leipzig, est un cauchemar. Rudiger Stolzenburg, le personnage principal, est le seul passager à avoir perçu le désastre, une hélice de l'avion immobilisée, une autre qui toussote. Muet de terreur, l'universitaire quinquagénaire «attend à tout moment à ce que l'appareil se mette sur l'aile, se renverse et, hurlant comme un vieux bombardier de combat, se précipite dans le vide».

On aura l'assurance plus tard que la scène est bien réelle, on la retrouvera à la fin du livre avec quelques explications sur l'aéronautique. Entre-temps, l'auteur, Christoph Hein, aura rembobiné le film depuis ce fameux matin de doux réveil, aura joué à égarer son lecteur dans le temps avec un autre voyage Leipzig-Bâle et l'aura solidement fixé au côté de celui qu'on appelle généralement Stolzenburg, comme à l'armée ou au lycée. Deux petits mois au milieu des années 90 dans la vie d'un homme ordinaire, peu sentimental, gagné par le cynisme de ses collègues universitaires et harcelé par le fisc. Alors pourquoi s'attacher ? A cause de la façon distante de Stolzenburg de se regarder vivre et de sa dérision amère. L'universitaire, qui n'a qu'un demi poste à la fac, et n'arrive pas

Suite page 42

Christoph Hein L'est in translation

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Photo FRANCK MURIA

WURES / A LA UNE

Christoph Hein L'Est in Translation

Suite de la page 41. à obtenir un temps complet, fêter ses 59 ans au début du livre. Depuis six mois, il a une liaison avec Parizida, une manucure plus jeune que lui, «une fille sympathique», et qui a les mots pour balayer la mélancolie des anniversaires. «Pas un poil de grasse, pas une seule ride, je ne sais pas de quoi tu te plains. Tu as belle allure. Tu es le plus bel homme que j'aie eu.» Mais cela ne suffit pas à se faire aimer, et Patricia souffre car elle veut davantage, comme toutes les femmes quand les histoires dépassent six mois, pense cyniquement Stolzenburg. En outre, une de ses collègues, Marion (devise: «La seule chose gratuite dans la vie, c'est le fromage dans le piège à souris», vient de lui présenter la belle Henriette. Celle-ci a des exigences, avant même que quoi que ce soit ait commencé. Pauvre Rüdiger, qui à son tour attend que le téléphone fixe sonne.

PITTOREABLE POLAR

Et s'il n'y avait que les problèmes sentimentaux et de carrière bloquée. Voilà que le fisc vient réclamer 11 000 euros au gagné-perr universitaire, qu'une bande d'adolescentes armées d'un nunchaku le tabasse après l'avoir traité de «pépé» et de «trou du cul», qu'un étudiant, fils d'un père richissime «dans les batteries et accus» tente de le corrompre, et qu'enfin une mystérieuse offre par mail vient semer la confusion dans sa vie calculée au plus juste.

Un homme du nom de Conrad Aberte lui propose d'acheter des lettres autographes de Friedrich Wilhelm Weiskirch (1711-1768). Or Stolzenburg, baptisé secrètement «Confucius» par ses élèves parce qu'il cite souvent le penseur chinois, travaille depuis six ans sur ce personnage viennois qui a vraiment vécu. Ce «petit Saxon», comme dit le romancier, fut un protégé de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, l'un des libertins de Mozart et un topographe réputé. Son nom est par ailleurs proche de «Weisser Kern», «nouveau blanc» en allemand, d'où le titre du roman.

Christoph Hein voulait un sujet de recherche comme on le

concevait autrefois, un sujet pour étudiants auquel personne d'autre ne s'intéressait. Weiskirch va alors entraîner Stolzenburg dans des rebondissements de «pittoresque polar», comme il le dit lui-même. Et ce n'est pas cela qui va réactiver son projet de faire éditer toute l'œuvre du Saxon de Marie-Thérèse, projet toujours «dans les brumes de la lune».

Christoph Hein, né en 1944 en Silésie (dans une partie aujourd'hui en Pologne), est l'un des écrivains majeurs de l'ancienne Allemagne de l'Est. Il se veut un chroniqueur de la société dans laquelle il vit. Et dans *Le Nouveau blanc*, se penche sur la précarité qui frappe aussi «l'élite» intellectuelle (*lire interview ci-contre*). Chez Stolzenburg, cette situation de fragilité est également un héritage de la République démocratique allemande. Né à l'Est, il s'est vu refuser son poste à la fac après le passage à l'Ouest de ses parents, représailles familiales dont le régime était coutumier.

Le passé est-allemand est toujours, au détour des vies, présent dans les romans de Hein. Un passé qu'on a voulu escamoter dans l'euphorie de la réunification, mais qui continue de marquer ceux qui ont vécu dans cette «décennie commode», selon les termes de Gunter Grass. Christoph Hein lui-même a souffert des décrets du régime. Il s'est vu un temps refuser la possibilité d'étudier parce que son père, pasteur, l'avait envoyé dans un lycée de Berlin-Ouest. Devenu mature, et alors qu'il avait longtemps travaillé avec le célèbre Benno Besson à la VolksBühne, certaines de ses pièces ont été interdites. Il a connu la censure également pour ses romans. Pendant deux ans, *la Fin de l'Orn*, livre poignant sur la mémoire et les bribes de vérité reconstruite après le suicide d'un homme sanctionné par le Parti, a été interdit de publication. Jusqu'à ce qu'il paraisse sous une fausse couverture, par un tour de passe-passe d'un éditeur. Mais Hein, devenu une importante figure morale de la RDA, n'a pas voulu s'exiler, ce qu'espéraient les autorités qui voulaient ainsi «liquider» son

cas. Et à la veille de la chute du Mur, a co-écrit un texte. «Prenez confiance», dans lequel lui et d'autres écrivains, comme Christa Wolf, appelaient les Allemands de l'Est à rester dans le pays et à le reformer complètement.

DATES ENMOUILLÉES

Dans le générique de *la Vie des autres*, film qui en France a largement influencé la vision que l'on a de la République démocratique allemande, son nom apparaît. L'acteur Ulrich Mühe, qui joue le capitaine de la Stasi, lui avait demandé de rencontrer le réalisateur, Florian Henckel von Donnersmark, homme de l'Ouest qui voulait savoir comment un auteur dramatique avait vécu en RDA. Hein estime que celui-ci a complètement transformé ce qu'il avait raconté, les détails avec la police secrète. Que tout est brassé, les dates emmêlées. En 1987, Christoph Hein eut le courage de prendre position contre la consécration de l'anonymat des écrivains de RDA. Aujourd'hui, il raconte comment un prof d'université a récemment lu avec ses élèves ce texte qui fit grand bruit. Les étudiants, qui avaient le film entière, ont demandé combien de prison Hein avait fait. Quand l'enseignant a répondu qu'il était resté libre, ils ont estimé et cela sans tenir compte des différentes phases d'ouverture ou de fermeture du régime, que ce n'était pas possible d'avoir pu prononcer un tel discours. «On a affaire à un film qui reprend les points de ma biographie mais qui invalide ma propre biographie», s'irrite Christoph Hein. Il reste néanmoins de ces écrivains pour qu'il l'anglaisement est vital. Ex-président du PEN Club allemand, dont les branches Est et Ouest nurent plus de dix ans à se entendre après la réunification, battant de peu quelques associations de pêcheurs, il publie des tribunes «quand la presse joue le jeu». ♦





« Je ne peux écrire que ce que j'ai vu. Ce que j'ai senti, entendu »

Entretien avec l'auteur allemand né en Silésie

Mme novembre. Christophe Hein était à Paris à l'occasion de la sortie de *Noyau blanc*, roman ouvrage aux éditions Métailié, qui ont pris le relais d'Alliaude.

Le personnage central de *Noyau blanc* apparaît complètement désemparé. Pourquoi cet universitaire domine-t-il le monde dans lequel il vit ?

Il y a une raison à ça. Dans la période qui précède le roman *Sentier au milieu des années 90, n°17*, la société a vécu de grands changements. Je voulais un personnage né dans un autre monde. Stolzenburg vient de l'Est et a donc des difficultés à comprendre la société dans laquelle il est. Il appartient à une génération qui a grandi dans un monde dans lequel le savoir, la science, l'esprit étaient des valeurs sûres, plus importantes que l'argent. Et c'est dans lequel il vit maintenant lui fait comprendre que ce n'est pas ça, il n'arrive pas à s'épanouir dans sa profession, n'arrive pas à avoir la chartre de professeur qu'il voudrait avoir, n'arrive à rien de ce qu'il espérait et cela le conduit à une grande insécurité.

J'ai remarqué cette évolution il y a vingt-cinq ans, pendant un séjour aux États-Unis. À l'université il y avait des matières qu'on appelait papillons, des disciplinaires, des cursus qui en pouvait supprimer quand il n'y avait pas assez d'argent pour continuer à les maintenir au programme ou quand on considérait qu'elles étaient moins importantes que les autres. À l'époque, c'était impensable en Europe, mais depuis on a rattrapé cette situation. On a créé par exemple des chaires pour des professeurs juniors qui font le même travail qu'un « vrai » professeur mais qui sont payés avec un demi-salaire. Cette façon de faire s'est développée dans toute notre société, partout.

Est-ce que la vulnérabilité de Stolzenburg vient aussi du fait qu'il vieillit ? Cela n'a rien à voir avec l'âge, cela a à voir avec la situation économique dans laquelle il se trouve. Il est pris dans une sorte de spirale où de toute façon il est dans l'angoisse. Il est un précaire, un bon représentant de cette précarité qui existe dans nos sociétés, d'ici les difficultés dans lesquelles il se trouve, qui se répercutent sur l'ensemble de ses relations. Il est dans une situation d'échec, parce que l'université s'est transformée et cette

évolution rend inutile ce qui fait son travail.

La situation de Stolzenburg est le reflet des difficultés d'adaptation après la réunification...

Moi, je suis dans une situation relativement confortable, il ne me manque rien, j'ai continué à vivre, à écrire et travailler. Mais il faut voir qu'après la réunification, il y a eu beaucoup de changements dans la société qui ont touché l'élite, l'ancienne élite intellectuelle, universitaire. Des postes ont été supprimés à l'université, j'ai ajouté entre parenthèses que les postes en général ont été donnés à des gens de l'Ouest qui étaient au chômage ; et cette mise à pied de ceux de l'Est a eu comme conséquences des troubles dans les relations privées. Les relations intimes, les couples se sont défait.

Après la réunification, on a assisté dans ce qu'on appelle les nouveaux Länder à l'Est, ce qui était autrefois la RDA, à un changement complet des élites. On n'a pas tenu compte de la situation politique des gens, ce ne sont pas uniquement les communistes, ceux qui étaient au Parti, qui ont perdu leur poste, mais d'une façon générale tout le monde a été visé. On a donc souvent les places à des deuxièmes et des troisièmes coureurs de l'Ouest. Et ils sont venus avec leurs assistants, leurs amis, et donc ça a été un renouvellement total. Et de la même façon aujourd'hui on assiste à un changement complet dans le monde de l'économie. Parce qu'avec la crise actuelle, il y a énormément de gens qui perdent leur travail et sont remplacés ou ne sont pas remises, et ces gens qui faisaient partie d'une élite vont grossir les rangs de ceux qui sont sans travail.

Dans votre roman *Le Joueur de tango*, paru en France en 1990, on rencontre également un universitaire en pleine crise personnelle, mais on est en RDA, il a perdu son travail après avoir fait au piano un chanteur irrévérencieux pour le régime...

Je ne vous pas de parallèle avec le personnage du joueur de tango. Lui a eu des problèmes en RDA, avec son université mais c'est quelqu'un de fort, ses problèmes sont de nature politique, c'est un battant, quelqu'un qui veut combattre, il n'est pas faible, et à la fin d'ailleurs il gagne. Alors que Stolzenburg n'a aucune chance, l'un perd et l'autre gagne, l'un est faible et l'autre fort. Stolzenburg fait tout pour avoir une chance de professeur, on ne la lui accorde pas et

CHRISTOPH HEIN
LE NOYAU BLANC
Traduit de l'allemand
par Nicole Bary
Métailié, 267 pp., 20 €.

tous ses problèmes viennent de là. Le joueur de tango, au contraire, on le supplie d'accepter une place à l'université, s'il la refuse c'est pour d'autres raisons. Ça fait partie de son programme.

Vous êtes le passeur d'un monde disparu, la RDA, moins de la période nazie ?

Pourrait de nombreux personnages dans mes romans ont un passé entre 1945 et 1945. On ne se passe jamais du passé de ses parents et de ses grands-parents. Il nous marquent et c'est avec ça que nous vivons. D'ailleurs, dans le roman *Glückskind mit Vater [en cours de traduction] par Nicole Bary, ndlr]* le personnage principal est complètement imprégné par l'histoire de son père qui s'est déroulée pendant le III^e Reich. Dans *Glückskind, le passé nazi* est très présent et dans le livre que j'écris en ce moment également, parce que ce passé nazi est très présent.

Vous avez écrit un seul livre de fiction autobiographique. *Au tout début, sur un adolescent qui vous ressemble, d'une famille de réfugiés de Silésie...*

Où, un seul, mais on vit de sa biographie, et mes textes se nourrissent de ma biographie. C'est comme une carrière d'où on extrait ce qu'on met dans les livres, je ne peux écrire que ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, entendu, ce que j'ai éprouvé.

Dans votre roman *Prise de territoire, paru en 2004 en Allemagne, vous traitez le sujet des réfugiés allemands de 1945...*

Le gouvernement et la RDA ne souhaitait pas qu'en parle, en parlez, cela signifiait une attitude revancharde. Cela aurait blessé les Polonais et les Tchèques. La population allemande de l'Ouest et de l'Est ne voulait pas entendre parler de ces gens qui n'avaient rien, des gens non désirés, de ces millions de réfugiés. Dans la littérature, cela s'est fait quand même, notamment avec Günter Grass quand il a écrit *Le Tambour*. La littérature l'a fait, ça ne voulait pas dire que les gens voulaient l'entendre.

Que pensez-vous de la crise des réfugiés aujourd'hui ?

J'espère qu'elle ne va pas créer une situation qui menace la paix civile en Europe et que l'unité européenne ne se fêtera pas à cause d'elle. J'ai une grande admiration pour Mme Merkel.

RÉDÉRIQUE FRANCHETTE
Entretien réalisé avec l'aide de Nicole Bary